

Marie-Françoise Audollent

CENDRILLON À HOLLYWOOD

*GAZETTE de tournage d'une actrice
sur le film DA VINCI CODE*

La Pellicule ensorcelée

J'ai une bonne soixantaine, trente ans de théâtre, plein de courts métrages, des apparitions et quelques rôles (très) courts et parfois intéressants dans des longs ou des téléfilms. Au printemps 2005 a commencé pour moi une aventure ébouriffante : je venais d'être engagée pour le petit rôle de Sœur Sandrine dans le film de Ron Howard, THE DA VINCI CODE, d'après le roman de Dan Brown, et je découvrais une planète inconnue : la superproduction. Pour tenir au courant Axelle, mon agent, de la façon dont les choses se passaient, je lui ai adressé de temps en temps des e-mails, (d'abord sous forme de nouvelles brèves, parfois émaillées de remarques vaguement pernicieuses), qui tout naturellement se sont transformés en récits plus organisés. Ainsi s'est faite cette chronique que j'ai en chemin appelée ma GAZETTE;

Marie-Françoise Audollent

Chère Axelle,

Aujourd'hui vous êtes tout le temps sur répondeur, alors vive Internet!

1) J'ai reçu et examiné le plan de travail de *Rose Line Productions* (Da Vinci Code) : ça confirme ce qu'on t'avait dit précédemment (tournage les 4-5 et 20-21 octobre).

2) Je vais faire le court-métrage de Jérémie Lelou (Leloux? Leloup? Lelous? Le Loup?) qui avait appelé au début de la semaine. C'est un truc redoutable, mais intéressant.

Bises

ooo

Chère Axelle,

1) Da Vinci, dernière heure :

J'ai été contactée, après Toby pour les costumes, par Frances Hannon pour maquillage et coiffure. On se verra probablement quand elle passera à Paris. Ce matin, j'ai eu Penny Dyer (???), coach pour le dialogue anglais. Elle trouve mon anglais très suffisant, mais comme c'est son boulot, on se verra dans une dizaine de jours, où elle aussi passera par là. Comme le scénario que j'ai est en français, elle m'a demandé de me procurer auprès de la production mes scènes dialoguées en anglais. Peux-tu t'en occuper? Dans le scénario que j'ai ("revised 4.12.05, Issued 19.04.05"), ce sont les séquences 20, 26, 27 et 41.

Si tu leur donnes mon mail, ça doit être assez simple.

2) Grosses bises

mf

PS. Tu vas me maudire, mais être soulagée : un voisin obligeant, ayant exploré la boîte "Courrier Volumineux" dont j'avais oublié jusqu'à l'existence, vient de me tendre ton enveloppe, qui a dû passer là près de quatre semaines.

Me voilà donc en possession de deux scénarios en français et un en anglais. Faut-il, nom d'un chien, qu'on m'en accorde, de l'importance...

Supplément gazette : j'ai rendez-vous vendredi, au Lutetia comme d'hab, avec Toby (qui d'après la liste que tu m'as

transmise, n'est pas costumier, mais deuxième assistant) pour premier contact costumes (les mesures, quoi), et je verrai sans doute Frances Hannon pour maquillage et coiffure.

Spécial potins : Selon Penny Dyer (coach anglais), on l'envoie à moi dans un souci typiquement américain : puis-je en même temps parler anglais et jouer? On en a ri en chœur. Je me dis qu'ils ont peut-être été trop marqués par l'image de Gerald Ford, dont on disait qu'il ne pouvait pas en même temps mâcher du chewing-gum et marcher.

Avertissement solennel : Je nierai absolument être l'auteur du paragraphe ci-dessus. Mon chat a la sale habitude de danser sur mon clavier.

Je t'embrasse

mf

PPS : d'autre part, je n'ai pas de chat.

ooo

Dernières nouvelles du front :

1) J'ai eu Ben Dixon (2^e assistant), et lui ai dit que je me rendrais au RV par mes propres moyens demain jeudi, et prendrais la voiture qu'il m'envoie vendredi.

2) Il m'a rappelée pour me proposer la voiture de retour. J'ai dit que c'était inutile jeudi, mais (dans un souci de standing), accepté avec plaisir le chauffeur pour le retour de vendredi.

J'espère que ce compromis est convenable.

mf

ooo

GAZETTE N° 4

(10 juin)

Chère,

Lors de deux séances de travail avec Penny Dyer, "dialect coach" (super compétente et fine), il s'est produit ce que j'avais envisagé comme gag : je travaille à avoir un accent français plus reconnaissable. C'est difficile et très rigolo.

Distribution : Tom Hanks, Audrey Tautou, Ian Mc Kellen (Teabing), Jean Reno (Commissaire Fache), Jean-Pierre Marielle (Saunière), Paul Bettany (Silas), Etienne Chicot (Collet = flic n°2)

Grosses bises

mf

ooo

Chère lectrice,

Voici, en confirmation de notre récent bulletin oral, et à votre demande expresse, les dernières nouvelles du front.

La répétition d'hier rassemblait Ron Howard, Akiva Goldsman (scénariste), Paul Bettany (Silas), Anna Culp et une autre jeune femme, qui semblent chargées entre autres de la mise au point du scénario. Paul Bettany, chargé, lui, de mon assassinat, est un grand bel homme blond très pâle, impressionnant par son investissement et son humour.

Travail à la table, éclaircissements sur les situations et les motivations, direct et astucieux. C'est classique au théâtre, inattendu et sympathique pour un block-buster. Ambiance amicale, sérieuse et drôle. Esquisses du jeu sur le dialogue.

Bettany disait un dialogue légèrement modifié. Je suppose qu'il y avait eu réunion antérieure. J'ai présenté quelques remarques sur le dialogue en français, très bien accueillies, d'où modifications immédiates.

J'ai également signalé qu'il est étrange, pour faire croire qu'on prend le train pour Lyon, d'acheter le billet Gare du Nord; qu'il n'existe pas de Pont des Saints-Pères, mais un Port des Saints-Pères qui n'est pas ouvert à la circulation. Qu'est-ce qu'un camion lambda irait foutre là-dedans? On a noté, en me remerciant vivement.

Après le meurtre de Sœur Sandrine, Silas prie pour le repos de l'âme de sa victime. On souhaitait du latin, mais où le trouver?

J'ai avancé qu'il y aurait peut-être quelque chose dans mon vieux missel. Nouveaux remerciements.

J'ai vu ensuite la chef maquilleuse, Frances Hannon, qui pense du bien de ma peau, de mes yeux, et surtout de mes cheveux (les spectateurs risquent d'être privés de ce bonheur), mais beaucoup moins de mes trois semaines dans un île grecque en plein cagna. Je dois dès maintenant m'oindre abondamment le visage et le cou, et aussi les mains, et même les pieds, car il se pourrait que le public ait la joie de les apercevoir.

Mon chauffeur du jour s'attendait à me piloter pendant tout le tournage à Paris. Je ne sais s'il a été déçu d'apprendre que je ne tournerais qu'en Angleterre, mais je me passerai assez facilement de cet homme très gentil, mais un peu bavard et sentencieux. Je hais la morale.

A mon retour, j'ai fouillé le livre de messe, et j'ai adressé par e-mail une prière pour celui qui vient de mourir, avec traduction anglaise pour faire bonne mesure. Prompts remerciements d'Anna.

Décidément, ces gens sont bien élevés. J'adore ça.

Grosses bises

mf

ooo

GAZETTE N° 5 PS

Nom de nom! Saleté de gazette!
En t'écrivant, j'ai laissé brûler mes salsifis.

bises

mf

ooo

GAZETTE MFA N° 6

11 juillet 2005

UN SIMPLE ESSAYAGE DE COSTUME

Suite à un micmac (dans le genre que quelqu'un quelque part m'avait oubliée), *ma* voiture n'arrivait pas. Divers coup de fils¹ et cinquante minutes plus loin, avec toutes les excuses de l'assistant Ben, arrive mon chauffeur, charmant jeune homme présentant bien. Excuses du chauffeur Arnaud.

Je l'avoue rarement, mais si je parviens à faire croire que je parle vachement bien anglische, s'il est vrai que je comprends presque tout ce qu'on me dit, y'a quand même des trucs qui m'échappent, surtout au téléphone. Ben m'avait dit qu'on m'emmènerait au Schlstrümpfsh. " Très bien", que j'avais répondu, étant sûre du jour et de l'heure. Je me croyais en route pour le *Lutetia-Comme-D'hab*, et v'là qu'on me conduit au Louvre.

Tout l'arrière clôturé, des tas de caravanes et de camions, ça grouille de gens plutôt jeunes avec des laissez-passer autour du cou. Mon arrivée soulage un monde fou, notamment Matthew, assistant de deuxième équipe, qui s'empresse de me présenter des excuses, des fois que ça n'aurait pas été fait. Je retrouve Daniel Orlandi, le costumier, qui s'excuse de ne pouvoir me voir sur-le-champ, devant d'abord accommoder un flic. Mais ai-je dîné? "Non, mais ça ne fait rien, dis-je bêtement pour gagner du temps, je prendrai une soupe en rentrant chez moi." Ta-ta-ta, pas question

¹ Puisque mon portable n'est pas bon à grand-chose à Vincennes (c'est la faute à Vincennes, pas à mon portable), et que de toute façon il ne peut pas appeler un collègue anglais, je fais la navette entre le trottoir et mon appart, jusqu'à ce que j'essaye de sortir mon "fixe", ce qui est plus facile que son nom ne l'indique; et en plus ça marche, cahin-caha, mais ça marche.

de me laisser jeûner, Matthew me jette sur une jeune fille qui m'embarque à la cantine. C'est une cantine de cinoche, hein, mais grande, grande. Avec du monde, du monde. Et puis... c'est BON. Un buffet de hors d'œuvre WAOW, à plaire à Jack Lang. Moins déco, mais aussi jouissif que rue de Valois à la grande époque. Et les desserts : un choix discret, mais superbe et sans bluff. La salade de fruits...mais nom de Dieu, la salade de fruits...

Au passage, on m'a remis les plus récentes corrections du scénario: comme à chaque révision le papier change de couleur pour éviter toute confusion, celles-ci sont roses; j'ai eu les bleues avant-hier, le coursier qui est venu chez moi deux jours de suite m'a reconnue quand j'attaquais les bulots... Je feuillette en buvant mon capuccino dehors, dans un crépuscule adorable. Rien dans ces nouveautés ne me concerne, mais je suis bien aise d'atteindre ma huitième livraison.

Essayage. Dans une caravane climatisée, où tout ce qui peut être plaqué faux bois l'est, façon ronce de noyer, et où trône devant un miroir à maquillage un énorme fauteuil pour salon de coiffure ou PDG. Dans la pièce suivante (l'impression est d'un appartement miniature), une télé allumée (pourquoi? tout le monde s'en fout...), une mini-chaîne, et un énorme canapé en cuir, probablement convertible. C'est pas exactement luxe, mais c'est très confort. Il manque juste un miroir en pied : ça se fait, pour un essayage. Mais bon, c'est pas moi qui dois regarder...

Costume prévisible : le grand jeu noir et blanc, cagoule ne laissant paraître que des sourcils au menton, scapulaire, grand voile. Anachronique, mais beau. Chemise de nuit d'arrière-arrière-grand-mère, c'est pas vilain; et – c'est un classique, paraît-il – un bonnet qui cache entièrement les cheveux, mais sans frifri, un peu comme ce que portent les nageurs de compétition. Robe de chambre prévue en lainage léger clair, revers. Pas mal. Je vous passe les

pompes et les pantoufles : à l'avenant. Par la même occasion, je retrouve la chef maquilleuse, qui vient se mettre au parfum.

Une jeune fille me raccompagne, j'ai bêtement oublié de lui demander son nom. Charmante, comme tout ce monde. Avant de me quitter, elle me déclare que la production l'a chargée de me présenter ses plus humbles excuses. Je souris avec bonté.

ooo

GAZETTE N° 6 sup. télégramme

NEUVIEME LIVRAISON SCENARIO ARRIVEE PAR
COURSIER STOP CORRECTIONS ROSES IDEM LOUVRE
11.07 STOP YOUPI (OU PLUTOT YIPPEE) STOP GROS
MIMIS STOP SISTER MF

ooo

J'ai reçu à ma grande satisfaction (à la troisième visite du coursier de *Federal Express*), les révisions *Morning Buff* (2nd *Buff* 22.08.05), *Wild Salmon* (2nd *Salmon* 25.08.05), et *Maraschino Cherry* (2nd *Cherry* 31.08.05).

Tout ça bien sûr ne concerne aucunement Sister Sandrine. Et Godefroy de Bouillon est toujours désigné comme "a French King", malgré mes remontrances e-mailées à deux reprises, ce qui m'afflige. Je ne vais pas insister officiellement (histoire de ne pas passer pour une chieuse), mais j'envisage un moyen détourné, dont je garde le secret, des fois que ça marche. Sinon Tom Hanks aura un drôle d'air, en spécialiste qui ne connaît pas son histoire de France, ou d'ailleurs. Dieu l'en préserve!

ooo

Ayant dûment reçu les 21èmes et 22èmes révisions du scénario depuis le *Final Draft* du 29 juin (toujours par porteur *Fedex*, et me concernant toujours aussi peu), je me sens parfaitement armée pour la suite des événements. Car suite il y a, et événements de même. C'est parti : je me rends à Londres lundi 17. Les 18 et 19, en principe je ne tourne pas, mais je suis "on weather cover", c'est-à-dire qu'il est prévu de tourner des extérieurs, mais que si le temps ne le permet pas, on tournera les scènes qui me concernent, en studio. Le 20, le 21 et le 24 sont les dates prévues pour moi. Retour le 25. Ce planning doit encore être confirmé.

A plus.

mf

ooo

GAZETTE MFA N° 9

PREMIÈRE LIVRAISON

2 novembre 2005

Editorial²

Nos lectrices (car il nous semble que le lectorat de ce torchon dépasse le nombre d'exemplaires diffusés, et concerne un public principalement féminin), nos lectrices voudront bien excuser le délai de cette parution. L'abondance des matières et un imprévu dont nous rendrons compte un jour ou l'autre en sont largement responsables, ainsi qu'un accès particulièrement malin de flemme épistolaire. Que celui qui n'a jamais péché...

Dernière heure : la rédaction s'avérant encore plus copieuse que prévu, nous sommes amenés à en prévoir l'expédition sous forme de feuilleton. Si vous ne vous intéressez qu'au plat de résistance (le tournage, saperlotte!), il vous faudra attendre la prochaine livraison. En attendant, pour les tordu(e)s, voici :

LES AMUSE-GUEULE

Préliminaires : angoisses

Lundi 17 octobre

Ayant péniblement persuadé mon interlocutrice à la prod. (en plus, elle parle à toute vitesse, la garce. Moi aussi, mais pas aux étrangers, bon sang!) que je préférerais prendre le

² C'est à ce moment-là (retour du tournage) que la GAZETTE est devenue un "vrai" journal, avec Rédaction (deuxième casquette de l'auteur), lectorat (les copines de l'agence, puis quelques proches), délais de parution (bien réels, ceux-là), etc.

métro pour la Gare du Nord, ne serait-ce que pour le bonheur rare de la correspondance sur le même quai, je retire sagement mon billet Eurostar Business Premier, et constatant sur le panneau lumineux que l'enregistrement est prévu nettement plus tard que je ne croyais, je me balade, je shoppingue, je traînasse, quand soudain : "Dernier appel pour le train Eurostar N° XYZ" : que bien sûr c'est le mien. Je me jette, horrifiée; je m'étais juste trompée de ligne sur le panneau...Ça va quand même, mais j'ai eu chaud.

Jamais pris Eurostar, c'est presque aussi casse-pieds que l'avion, la queue à l'enregistrement, la queue aux passeports, la queue au contrôle des bagages, contrôle à l'entrée du wagon, enfin on peut quand même aller à sa place tout seul. Et là dis donc, j'ai plus de sac à main. Qu'il a dû rester aux rayons X. Ooooooh là! Ouh là! Aïe!!! Et ça part dans cinq minutes. Tant pis je cours, c'est plus de mon âge, je titube, j'étouffe, j'appelle au secours les préposés qui braillent que je vais rater le train, je sais bien patate, mais mon sac Bon Dieu, un ange survient, un flic qui court dans l'autre sens avec mon sac et mon permis de conduire "Vous êtes Madame?...". Coup de chance, je sais encore mon nom, j'empoigne, et je me traîne jusqu'au train qui, par erreur sans doute, est encore là, et puis jusqu'à ma place, où il me faudra une bonne heure pour me remettre.

C'est quoi, toutes ces conneries? Des actes manqués?

De l'autre côté de l'allée, il y a Jean Reno et Etienne Chicot qui font semblant de ne pas remarquer cette cinglée.

Je suis dans la place. Ou presque.

Londres, puis, à une vingtaine de kilomètres (pas loin de l'Aéroport de Heathrow), Shepperton, où sont les studios. Désormais il ne sera plus question de faire ne serait-ce que 300m à pied. Chauffeur, essayage costumes. Tout est au point.

L'hôtel est à Richmond, fief des Tudor, à mi-chemin entre Londres et Shepperton. Je vous passe l'hôtel, sachez juste qu'outre le lustre y a sept lampes et sept abat-jour dans la chambre, laquelle est pourvue d'un lit à baldaquin et coûte £170 la nuit.

En remontant de dîner, je trouve un dossier à mon nom, contenant 2 magazines-guides de tourisme à Londres (1 plutôt culturel, et 1 plutôt sorties & shopping), un plan de Londres (que je perdrai bientôt), la liste technique à jour, et une trousse contenant un portable dernier cri, un chargeur secteur, et un chargeur allume-cigares. Cet objet ne me quittera plus.

Mardi : rendez-vous maquillage. Mon non-bronzage est applaudi, on parle de maquillage zéro, mais c'est sans doute un peu radical, car le moment venu, on fera quand même de subtiles bricoles sur ma face.

Là commence l'attente, ponctuée de brefs coups de fil avec l'assistant Ben, dominés par la météo.

Mercredi : idem. Avec la bénédiction de Ben, vu que c'est assez près, je pars visiter Hampton Court, somptueux palais d'Henry VIII et de pleins d'autres après lui. Je l'appelle depuis le parc, et renonce au labyrinthe (J'imagine trop bien la mortelle conversation : " Marie-Françoise, une voiture vous attend à l'entrée de l'allée d'honneur dans sept minutes, vous devez être sur le plateau dans quarante-deux minutes vingt-cinq secondes. — Oh non, Ben, c'est un hélicoptère qu'il me faut. — Pardon? — Vous connaissez *Trois hommes dans un bateau* ? Relisez-le à vos moments perdus... enfin, quand vous en aurez.")

A pied d'œuvre

Mercredi soir : c'est parti pour demain. Mais Paul Bettany, qui joue Silas, a eu aujourd'hui un sérieux incident de tournage. Descendant à toute vitesse un escalier de secours en

colimaçon (rappelons qu'il est moine, et très froqué), il s'est blessé à la cheville : mauvaise entorse, et – la radio le montrera – petite fracture.

Jeudi : pick-up à 6h30. Des fois ce métier me fatigue, surtout à l'aube.

Je découvre d'abord ma "base", une sorte de petit studio qui occupe une demi-caravane. Grand canapé où je somnolerai à l'occasion, chauffage, mini-chaîne, salle d'eau (lavabo, toilettes, douche), costume en place. Arrive Helen, *wardrobe mistress* (soit *maîtresse de la garde-robe* : chef habilleuse?) : charmante, irréprochable, increvable et souriante. Elle a prévu soutien-gorge, mi-bas ou collants au choix, sous-vêtements chauds, prestement découpés en fonction du costume, bottes de caoutchouc et une grosse doudoune pour circuler dehors. La jeune Eileen me proposera assidûment thé, café, petits déjeuners, parapluie, repas, et bien sûr chauffeurs, car dans l'enceinte des studios c'est en voiture qu'on circule. Pas tout le monde, toutefois. Eileen est l'une des trois *floor-runners*, les *coureurs de plancher*. Il paraît que c'est un terme très ancien, pré-industriel. Ça rappelle nos saute-ruisseau et galopins d'antan; nous autres aujourd'hui appelons ça des *stagiaires*. L'anglais est plus franc.

L'attente et l'attente sont les deux mamelles du tournage. Après avoir mis la base du costume et être passée au maquillage, après quelques cafés et mots croisés, après avoir consulté l'irremplaçable Ben dont le bureau se trouve dans la caravane d'en face, je m'aventure, avec doudoune et portable, à explorer les lieux. Nombreux studios, peut-être une douzaine, immenses hangars où se tournent apparemment d'autres choses, morceaux de décors, une bouteille de champagne géante, un vieux lion bleu un peu écaillé. Les voies s'appellent David Lean Drive, Hamlet Drive, Beckett Drive. Orson Welles est un studio. Je suis bientôt un peu perdue, je me dis que je vais me retrouver, je me perds de plus en plus, je m'affole, j'imagine la

conversation : "Marie-Françoise, they want you on the set now. Where are you? — I don't know, Ben. Please find me..."³

Je me trouve à l'entrée principale. La dame qui veille à la barrière me donne un plan et me trace le trajet. J'y vais, et ce n'est pas du tout ça. Ils ont raison, avec leurs bagnoles, surtout quand il s'agit de débiles comme moi. Bon, je vois trois types qui ont l'air d'avoir les yeux en face des trous, et qui me disent c'est là. Et c'est vrai, c'est là. A l'avenir je réfléchirai avant de quitter ma caravane.

C'est quoi, cette connerie? Un acte comment?

* * * * *

(à suivre)

GAZETTE MFA N° 9
DEUXIÈME LIVRAISON
3 novembre 2005

Le grand plongeon

Une puissante limousine me crache à la porte du studio. Hannah, deuxième *coureuse de plancher* côté plateau, me réceptionne, un parapluie d'une main et un talkie-walkie de l'autre. Tout le monde ici a son étiquette pendue au cou, un talkie à la ceinture, et le plus souvent une oreillette et un mini-

³ – Marie-Françoise, on vous demande sur le plateau. Où êtes-vous?
– Je ne sais pas, Ben. Retrouvez-moi, je vous en prie...

micro. Et tout le monde, ça fait vraiment du monde. Du monde affairé, technique, efficace, mais aimable, mais souriant, et même capable de rire. Moi qui me demandais vaguement si ça allait ressembler à l'univers décrit par Altman dans *THE PLAYER*, vorace, surnois, carnassier... Point. Tout le monde est réglo, attentif, gentil... Je suis peut-être naïve, peut-être qu'on réserve ce traitement aux artistes, aux étrangers, aux vieilles dames (salauds de jeunes!)... Bien sûr, il y a beaucoup d'Anglais, ça doit aider. En tout cas, jusqu'au bout je ne déchanterai pas... Alors, tous les Amerloques ton univers impitoyable, encore un cliché bon pour la décharge.

On me conduit à mon fauteuil, mais quelle déception! il ne porte pas mon nom, juste "ARTISTE" (en français, je crois me rappeler). Il est vrai qu'à côté il n'y a pas les noms non plus, mais "DIRECTOR", "DIRECTOR OF PHOTOGRAPHY", et "WRITER" car le scénariste est très présent. Pour mon ego, ça ne s'arrangera pas les jours suivants : j'aurai toujours un siège, c'est vrai, mais n'importe lequel, avec rien d'écrit dessus. Les vaches.

Je retrouve Ron (Howard), bise, y a pas que sur les plateaux français : "On n'a jamais commencé si tard qu'aujourd'hui." Ça l'amuse, plutôt. L'humeur est bonne, on sait que Paul-Silas peut marcher et tournera demain. Pour l'heure, je suis seule en piste : Sœur Sandrine dans sa chambrette reçoit un coup de téléphone de son curé.

Oh, la chambrette! Petite, cosy, démodée, bourrée de bondieuseries et de menus objets pour musée des années 50. Téléphone noir à cadran, bien sûr, chromos, crucifix, rosaire, photo de la communauté pareille aux photos de classe de jadis, lapin en peluche émergeant de la couverture, minuscule cuisinière en fonte, réchaud, bouilloire émaillée, car (entorse au roman) la sœur n'est pas encore couchée, elle se fait une infusion avant de dormir. Elle est donc, la sœur, en chemise de nuit, extrêmement décente on s'en doute, robe de chambre

(soyons moderne, que diable) en lainage d'un rose passé que je vous recommande, et – triomphe de la documentation – un bonnet cache-cheveux un peu comme les paysannes de toujours, mais strict, sans dentelles ni broderies. Paraît que ça se fait dans le monde monastique. Le tout seyant, je vous dis pas.

"Action!"

Ça commence par un plan par la fenêtre. J'ai fait la connaissance de Peg, ma nouvelle *dialect coach*, remplaçant Penny qui a dû quitter le tournage pour raisons familiales. Peg bien sûr ne se mêlera pas du dialogue français, mais elle dit le texte du curé, qu'on entendra peut-être *off* (ou plutôt *over* : *voix off*, je l'ai appris, se dit en anglais *voice over*). Elle est planquée je ne sais où, sa voix m'arrive de nulle part. Le plan se fait à la grue, un petit, ou plutôt un grand bijou télécommandé qui ressemble à une Louma; on me dira que celle-ci est télescopique et que la Louma non. Mon souvenir de *MOLIÈRE*,⁴ c'est plutôt que si, mais c'était peut-être un travelling...

La fenêtre est ouverte, il y a du vent soi-disant, une machine qui fait beaucoup de boucan, ce qui exigera de la synchro...

La scène est très courte, on la tourne dans tous les sens, par-derrrière et par-devant et par-dessus l'épaule, un mur s'en va, les volets claquent, Hannah la coureuse braille "Rolling" pour l'extérieur, la voix de Ron, lointaine "Set?... and...ACTION!", ça dure quelques secondes, et **CUT!!** Ron quitte son moniteur et arrive en cavalant dans l'escalier (Sandrine loge au premier). Oublions un instant le pittoresque : il dirige bien, mouvements, rythmes, mais aussi feeling,

⁴ Le film d'Ariane Mnouchkine.

intentions. Précis, aimable. A l'occasion, plutôt que de m'accabler d'explications, il me montrera la prise pour que je comprenne mieux le plan. Ça marche, bien sûr, et ça me plaît. J'aime comprendre.

Il tourne beaucoup, couvrant tous les angles, classique pour être libre au montage

Je ne sais pas très bien ce qui s'est tourné d'autre ce jour-là. Ron m'avait dit : "Vous n'avez pas vu le décor de Saint-Sulpice? Vous pouvez aller voir dans l'autre studio."

Saint-Sulpice

Je suis allée voir. C'est à tomber à la renverse. Ils ont reconstitué jusqu'à six mètres de haut environ tout un côté de l'allée centrale et tout le dallage, le chœur, l'autel, et tout le transept gauche jusqu'en haut. Au-dessus ou en fond les cyclos verts pour les *visual effects* recréant sur ordinateur le reste de l'édifice. Ils sont prêts ces effets, bien sûr, on voit les épures sur les écrans. Ce sera sûrement impeccable, mais en bonne bricoleuse je suis surtout bluffée par le décor proprement dit, la perfection du fini, le trompe-l'œil des matières : le Saint-Pierre de bronze, il faut le toucher pour s'assurer que c'est du pipeau, la table de communion en marbre, bronze et bronze doré, les saints de pierre, les stèles, les fresques. Ce Saint-Sulpice (comme me faisait dire le premier scénario, hâtivement corrigé) est aussi vrai que l'autre. Heureusement qu'il en manque des bouts, on deviendrait fou, comme quand on se réveille (bonjour Proust!) dans une chambre inconnue : "Je suis à Shepperton ou à Paris?"

Epilogue du premier jour

J'ai commencé tard, mais j'ai fini tôt. Est-ce ce jour-là que, rentrée à l'hôtel, je me suis longuement promenée dans Richmond, et qu'en rentrant sous la pluie (parapluie perdu dans Vincennes), j'ai marché sans fin sans retrouver ma route? Personne dans les rues, les magasins ferment à six heures, les Anglais rentrent chez eux tôt. Enfin j'ai avisé une sorte de pub, où j'ai senti sitôt entrée que je n'étais pas à ma place. On m'a renseignée très cordialement : j'étais exactement sur le bon chemin. Et pas très loin. Je n'avais pas reconnu.

C'est quoi, cette manie de me perdre?

* * * * *

(à suivre)

GAZETTE MFA N° 9

TROISIÈME LIVRAISON
6 novembre 2005

Couleur de nuit

Jeudi, 6h30. Je hais le cinoche au petit matin. Un petit matin qui est la nuit. Enyo, le chauffeur ghanéen qui s'occupe souvent de moi – encore un gentil, astucieux et tout – n'est pas en vue, la limousine est vide. Est-ce bien celle-là, ou bien attend-elle une autre star? Je rentre, puis ressors : il est là. "Je

vous ai vu repartir", dit-il. Etait-il au volant? Ai-je manqué un Noir dans la nuit? On n'épilogue pas. Un autre matin, je le vois de dos dans le hall, et je m'écrie joyeusement : "Enyo?". Un autre Africain se retourne. Je balbutie "Oh, no! Excuse me sir!" beaucoup plus platement que si j'avais confondu deux Européens. On n'en sort pas.

Triple meurtre

Je retrouve Paul, pas Paul-Silas, Paul-maquilleur, un émacié, crâne rasé, barbiche, raffiné, pourrait bien être *gay*. On bavarde, j'évoque les îles grecques. Au quart de tour, avec beaucoup d'émotion : "You know Mykonos?". Là, cliché. La fois que j'y suis allée, à Mykonos, correspondance pour Délos, il y avait sur le caique un couple d'hommes avec un air de Terre Promise, que je devais faire la même tête en approchant de Jérusalem. Il est conforme à sa façon, mais pas de blague, il est bon, Paul.

Le Paul-Silas aussi, il est bon. Il a un genre de plâtre de marche, mais en mousse compacte. Quand on lui demande, il convient qu'il a mal, mais il se débrouille. Il est un peu moins beau depuis qu'il est albinos, mais il y va. Terrifiant il est, dans ma chambrette.

Quand on m'appelle sur le plateau, je viens de déjeuner, trop et trop vite. Personne ne se doutera que pour cette séquence très tendue, j'ai à me battre aussi et jusqu'au bout avec mon système digestif en plein effort.

La scène commence par un nouveau coup de fil. J'ai prudemment susurré qu'il est habituel de s'annoncer quand on appelle (répondeur ou pas). Très juste : "Ici Sœur Sandrine"? "Ici Saint-Sulpice"? On opte pour "Ici Sandrine Bieil". Ça suggère que Saunière et elle se connaissent depuis longtemps, peut-être même avant qu'elle soit devenue religieuse, que je dis. Epatant, qu'on dit.

Bien que je sois penchée sur le téléphone, je m'applique à redresser assez la tête pour qu'on voie bien ma précieuse gueule, un masque en triangle cerné par la guimpe. Surgit dans mon dos Paul-Silas, décomposé, livide au milieu des tempêtes, tenant la pierre gravée qu'il a tirée du dallage de l'église. Un bref échange, et dans sa rage il me fracasse la tête, qu'il rate soigneusement de peu chaque fois. D'ailleurs elle est en mousse. La pierre.

Sur cette scène, Ron multiplie les versions : Silas hors de lui, Silas désespéré, la sœur a peur, plus peur, moins peur, elle est brave, plus brave, moins brave, peur mais brave, brave mais peur, résignée, martyre, provocante, apôtre... Je me demande un peu ce qu'il cherche : garder le choix? obtenir un peu de tout? Bof, c'est son problème. Et puis il a l'air plutôt content.

A chaque prise, Peg-le-coach bondit aussi dans l'escalier, guette le créneau : "La citation biblique n'était pas très claire. Articulez plus nettement 'shalt thou'..." "Là, on sent l'effort d'articulation. Détaillez moins, liez les mots." Elle est rapide, précise, ne dérange personne, et briefe aussi Silas qui doit avoir l'accent espagnol.

Il me reste à mourir. Mais d'autres s'en chargent à ma place. Un mannequin d'abord (un corps et guère de visage, car il est pris de dos) à qui Paul assène de furieux coups avec l'exemplaire de la pierre en dur. Puis une cascadeuse qui encaisse deux grandes baffes avec le modèle mi-dur, et s'écroule de façon très réussie. C'est pour de rire, mais elle a chopé un bon mal de tête. "Ça ira mieux demain.", dit-elle. Elle a la gueule en sang, pour de rire aussi bien sûr, et on me fait la même, pour un plan sur le corps. Pendant qu'on prépare le plan, je sors me faire une petite cigarette. Les personnels de studios sont habitués à voir toutes sortes de choses, mais beaucoup de ceux qui passent se retournent sur cette image : une bonne sœur ensanglantée qui fume.

Je me souviens aussi d'un grand succès du mélodrame :
LA NONNE SANGLANTE.

Tourisme

J'ai fini pour aujourd'hui, je visite, prudemment : si j'allais me perdre... Dans ce seul studio, il y a à voir. Six décors : la chambrette que l'on connaît, une cabine d'ascenseur autour de laquelle s'affairent quatre ou cinq types depuis que je suis là (on est pourtant à la fin du tournage, Tom Hanks et Jean Reno vont-ils revenir pour la crise de claustrophobie de Langdon? ou bien c'est pour des inserts qu'on s'agite?), la salle de bains du Ritz. Malheureusement, les sanitaires, la robinetterie sont déjà repartis pour Paris, car ce sont des vrais, le Ritz les a prêtés, ou loués je ne sais pas au juste. "So nice of them, isn't it?".⁵ Rien que la pièce, c'est pas mal. Grand, mouluré, dans des teintes subtiles. C'est sûrement tout à fait comme ça. La salle de séjour de Sir Teabing au château de La Villette. Celle de Saunière dans sa maison de campagne (pardon son *cottage*) avec découverte sur la verdure du jardin. On doit encore y tourner des flash-back avec Sophie enfant. Et la chambre de Silas au siège parisien de l'Opus Dei. Sa cellule, plutôt. Monastique, ascétique, un grabat, quelques livres (peu, pieux)

Drôle de mœurs

Et dans cette cellule, maintenant, Silas se flagelle. J'aperçois difficilement le moniteur de biais, je ne vois pas grand'chose, mais j'entends. Ah oui, il y va, Paul Bettany, il halète, il grogne, il souffre, il jouit. C'est un très grand second rôle, Silas, horriblement difficile – comment faire croire à ce

⁵ "Sympa de leur part, non?"

moine albinos psychopathe assassin mystique? –, mais c'est le plus intéressant du film. Et c'est un truc à Oscar.

Une jeune femme est toujours fourrée près des moniteurs, converse brièvement avec Ron ou avec Goldsman le scénariste. C'est la seule personne qui semble ne pas me voir. Ce n'est pas l'assistante personnelle de Ron : Margaret est très occupée, mais elle prend la fraction de seconde d'un regard et d'un sourire. Non, cette fille m'intrigue : Est-ce que c'est une des deux personnes à qui j'ai envoyé des remarques sur Godefroy de Bouillon, et que ça l'a énervée? Ou bien elle est comme ça. Ça fait drôle, parce que c'est la seule.

Une autre m'étonne, à la réflexion. Elle n'était là que le premier jour, très ouverte : "Hello, I'm Lou." Moi, croyant me rappeler : "You're continuity, aren'tyou?⁶ – Yes." Sauf que la scripte, c'est Annie, adorable, qui dès qu'elle a une seconde s'explique avec son ordinateur portable. La Lou, elle est quoi, en vrai? Il y en a une qui est Associate Producer. OK, mais pourquoi dire autre chose? Elle n'écoutait pas, peut-être...

Menu

A l'hôtel, la carte est soignée, mais courte. Tiens le canard, pourquoi pas, ça changera... C'est quand il arrive que je réalise : c'est du magret, excellent, le même qu'avant-hier. C'est quoi, ces oublis?

* * * * *

(à suivre)

⁶ "Vous êtes la scripte, non?"

GAZETTE MFA N° 9
QUATRIÈME LIVRAISON
19 novembre 2005

Prélude

Nuit noire. On s'y fait. Je ne m'y fais pas. La différence avec "Porte d'Orléans, statue du Général Leclerc, 6h15", c'est le chauffeur devant la porte. Je ne me fais ni à la nuit ni au chauffeur. Quoique. Ça change les choses. Bougrement.

Un jour prochain, peut-être, il faudra faire sans. Aïe!

Vendredi Saint

Nous entrons dans le sanctuaire. Bien sûr, il y a ces grands murs vert pomme parsemés de croix grecques blanches, et au plafond ces dizaines d'énormes PROJOS d'une espèce inconnue⁷. Bien sûr, il y a tous ces gens en baskets et oreillettes, la grue, les câbles, les perches, et le doux Ivan ingénieur du son (enfin quelqu'un de mon âge, peut-être même un peu plus) qui revient sans cesse améliorer la position de mon micro HF. Bien sûr. N'empêche, ce décor invite au sacré. Paul s'émerveille : "Unbelievable! Unbelievable! Absolutely

⁷ Ça ne prouve rien, j'ignore tout de la lumière au cinoche. Dans les journaux, quoi qu'il arrive, on dit hardiment les sunlights, mais j'ai dans l'idée qu'il y a une bonne cinquantaine d'année que ça ne s'appelle plus comme ça que dans les journaux. Et dans les romans de gare. Même à la télé, ils savent.

unbelievable!"⁸ Son pied va mieux, mais il me semble que par moments il doit serrer les dents.

Les fleurs artificielles sur l'autel qui me chiffonnaient un peu la veille ont été remplacées par des vraies. Tous les cierges sont allumés. A la réflexion, je m'aviserai que c'est un peu étrange en pleine nuit, et je conviendrai avec je ne sais qui que c'est étrange, mais qu'on n'y pense pas forcément, et que c'est joli. L'éclairage vacille légèrement. C'est comme au théâtre, on croit ce qu'on voit.

On commence par un plan très large. Faut le valoriser, ce décor. Départ du bénitier, on se signe pieusement : *Ouvrez-vous, portes éternelles...* Silas et Sœur Sandrine devisent à fleurets mouchetés en remontant l'allée centrale. Chaque fois qu'on reviendra sur ce mouvement, il y aura deux versions du dialogue, intégral ou abrégé. Et plusieurs versions de jeu pour Sœur Sandrine : intriguée, réticente, accueillante, enthousiaste pour sa magnifique église, etc. A la ènième prise, un miaulement étrange et nasillard se fait entendre et se répète. Tout s'arrête. Je ne comprends ce qui se passe que lorsque Paul sort de son froc un portable, et que tout le monde se marre, tandis que Paul proteste dans son téléphone "I told you not to call me here"⁹. C'est son jeune fils qui est au bout du sans-fil, et le miaulement disait "Paul! answer your phone! Paul, answer your phone!"¹⁰.

J'imagine ça sur un tournage français. La honte. Les excuses... Ici tout le monde rigole, et on reprend.

J'ai fourgué une petite idée sur le dialogue (version intégrale), un *personnally* judicieux, et accepté. Dans la foulée, j'essaie de placer que peut-être "Bishop Aringarosa" est un peu sec dans la bouche d'un moine, que chez nous on dirait au

⁸ "Incroyable! Incroyable! Absolument incroyable!"

⁹ "Je t'ai dit de ne pas m'appeler ici."

¹⁰ "Paul!Décroche! Paul, décroche!"

moins Monseigneur... Là, on s'en fout, c'est comme ça dans le roman, point. P'têt' qu'il vaut mieux me calmer côté propositions...

En attendant la n-plus-unième prise, Paul marmonne son texte : "Tell me of the Rose Line, please..." Je glisse un joke, plaintivement : "Oh, not again!..." Il embraye au quart de tour : "RON! SHE'S BEING DIFFICULT! SHE WON'T TELL ME OF THE ROSE LINE!" La balle est dans mon camp : "RON, THAT CHILD IS A NUISANCE! HE'S FOR EVER ASKING FOR THE SAME STORY!"
11

Blague éculée, mais ça détend.

La journée s'achève, on est loin d'avoir fini la scène. Je rentre, Enyo au volant, et en bas de Richmond on tombe sur l'embouteillage du siècle. Il tente un détour, ce n'est pas mieux, on avance d'une case toutes les trois minutes. Après beaucoup de trois minutes, je lui dis "Laissez-moi là, rentrez chez vous, c'est tout près, je finirai à pied." Ça doit être contraire à la consigne, mais cet homme a du bon sens, il accepte. A l'hôtel, on me dit que Tony Blair est à Hampton Court. D'où...

Fin de Semaine

AVIS AUX LECTRICES : Si vous projetez de visiter la National Gallery en une après-midi, c'est à vos risques et périls. Ne venez pas râler après que vous êtes éblouie, crevée et frustrée.

La suite, privée, se déroule sur la côte sud, près de Portsmouth. Pas vu la mer, mais les amies, mère et fille, et c'est bien.

¹¹ PAUL [Silas].– "Parlez-moi de la Rose Ligne..."

MARIE-FRANÇOISE.– Encore! Ah non!...

PAUL.– Ron! ELLE EST PÉNIBLE! ELLE NE VEUT PAS ME PARLER DE LA ROSE LIGNE!

MARIE-FRANÇOISE. – Ron, CET ENFANT EST UNE VRAIE PLAIE! IL RECLAME TOUJOURS LA MEME HISTOIRE!

J'ai prudemment téléphoné à l'hôtel pour qu'ils me réservent un taxi au retour, en surarticulant bien nine-teen-fif-ty, qu'on ne confonde pas avec fif-teen. 19h50 à la gare, une longue, longue file de taxis, mais apparemment aucun pour moi... Je cherche un peu par correction, et puis bof! A la réception, on m'explique que le taxi demandé pour 19h15 s'est étonné de ne pas voir sa cliente. De Dieu! j'ai pourtant fait gaffe. Et puis je comprends... On ne dit jamais fif-ty, mais **fif**-ty. Avec l'accent tonique sur -ty, ils ont traduit -**teen**. Cinquante ans d'anglais, et je ne me fais pas comprendre. Putain de langue! Putain de Bretons!

Heureusement que je comprends ce que dit Ron Howard, bien qu'il soit Ricain. Justement, demain...

Bonne nuit.

* * * * *

(à suivre)

GAZETTE MFA N° 9
CINQUIÈME LIVRAISON
26 novembre 2005

Comme un lundi (24 octobre)

C'est un papy anglais qui m'attend. Commence un manège de papys, et je ne reverrai pas Enyo le Ghanéen, qui est peut-être sur la deuxième équipe? Ou sorti du jeu?

Ce jour-là a été, je crois, entièrement consacré à tourner la suite de la séquence de vendredi. On continue à multiplier les angles et les intentions, sans perdre une seconde, mais tranquillement. Au milieu d'une prise, Paul s'aperçoit qu'il s'est embrouillé dans les indications et s'arrête net : "Oh, I fucked it! I did the nice version."¹² Un plan plus loin, alors qu'on répète un mouvement de caméra délicat qui demande beaucoup de précision dans les places, je fais un pas de trop, et toute confuse m'entends clamer : "Oh, I fucked it!". Etait-ce vraiment bien venu?

Sentant le vent, j'ai demandé à Ben l'inévitable s'il n'y aurait pas comme une possibilité qu'on joue les prolongations demain. Il y a, me dit-il sobrement. Je me hâte de prendre une ou deux mesures d'urgence rapport à ce que je devais faire mardi fin d'après-midi, à Vincennes. La prolongation va avoir lieu, mais curieusement je n'en serai pas explicitement avisée. Ils doivent être trop obsédés par le spectre du dépassement.

Depuis quelques plans, j'ai remarqué que le *focus puller* (= ± le "faiseur de point" que nous appelons pompeusement 1^{er} assistant caméra), prend les mesures comme chez nous, mais n'approche pas de la caméra, et tripote un petit appareil mystérieux. Je me risque : "Vous faites le point avec ça? — Oui. — Ah bon. Je ne connaissais pas." Ai-je montré trop de naïveté? Ce gadget est-il très répandu, ou bien est-ce, comme il m'a semblé sur le moment, le top de la technologie d'outre-atlantique? Tu me le diras, hein, Axelle?

Fin de journée. "A demain." Ça va de soi.

J'ai découvert par hasard ce que faisait Tony Blair l'autre soir à Hampton Court : il recevait les vingt-quatre autres chefs de gouvernement du sommet européen. Ça pouvait embouteiller. Mais comme disait le grand historien,

¹² "Oh, j'ai merdé! J'ai fait la version sympa." (*La décence nous interdit une traduction plus littéraire. NdT.*)

l'Angleterre est une île : à l'hôtel on ne m'avait parlé que de Blair : les vingt-quatre autres, pfuitt!

Il se met bien, Tony le travailliste : peut-être le plus beau palais du royaume, et au moment où l'Angleterre célèbre le bicentenaire de Trafalgar. Comme si chez nous on invitait toute l'Europe à Versailles ou à Chambord en fêtant Austerlitz ou Fontenoy. Samedi, devant la National Gallery, Trafalgar Square était sens dessus-dessous, car on répétait l'énorme spectacle à la gloire de Nelson programmé le soir. J'espère qu'il a plu, na. Font chier, les Rosbifs.

...pour mieux sauter

Mardi 25 : la plus longue attente de cette brève aventure. Une journée largement somnolente où je ne sais même plus si j'ai tourné. Quand je rejoins le plateau, on a, semble-t-il, fait la scène où Silas fracasse à coups de candélabre le dallage de Saint-Sulpice, et découvre, au lieu de la "clé de voûte" qu'il cherche, la pierre avec laquelle il m'a assassinée la semaine dernière. Dans le roman, inquiet du vacarme que produisent ses efforts, il se dépouille de sa robe monastique et en enveloppe le candélabre pour atténuer le bruit. Il est donc nu, à l'exception d'un linge qui lui ceint les reins. Je ne sais pas quel mot désigne ce sous-vêtement dans le texte anglais, mais pour ma joie le traducteur a choisi de le rendre en français par "lange". Silas est donc nu, mais langé. Je ne saurai jamais ce que Paul a sous son froc, à part une attelle en mousse et un portable, car c'est de son seul capuchon qu'il a équipé sa barre à mine improvisée, et reste couvert de bure. Pudeur de la mise en scène? Crainte du ridicule? Réticence à cette image évoquant celle du Christ en croix? Au fond, je m'en fous, mais c'était tellement kitch que ça me plaisait plutôt.

Insert sur le signe de croix du début. Un bénitier à double fond de verre permet de tourner en contre-plongée à

travers l'eau. Quel œil digne de Victor Hugo est allé se loger là pour voir la main de Silas troubler l'eau sainte?

On passe un peu plus loin vers le décor perché figurant la galerie de l'église où la brave religieuse observe le traître occupé à son œuvre de vandale. J'entends vaguement Ron dire que le décor lui pose un problème. Moi, je constate qu'il n'y a pas d'escalier, mais un échafaudage qui ne m'est guère praticable, et je comprends bientôt qu'on va me hisser là-haut avec un chariot élévateur, comme une simple palette de parpaings. Qu'à cela ne tienne, mais voilà que Ron me chope, et avec un (très léger) soupçon d'embarras me demande si des fois je serais disponible la semaine prochaine. Je crois que oui, mais bien sûr – ça ne t'étonnera guère, Axelle – je n'ai pas mon agenda. On parle du mardi, je bafouille que peut-être... – "Mardi 1^{er}", précise-t-il – Ah ben, ça oui. Le 1^{er} novembre, je suis forcément libre." Il ne voit pas pourquoi. Les Américains connaissent Halloween, mais ils ne savent pas que c'est la vigile de la Toussaint...Ça ne se fête pas chez ces hérétiques.

Bref, c'est réglé, ils passent à autre chose, on me reconduit. A l'hôtel, je reçois un coup de fil de Matthew, assistant de deuxième équipe, aperçu au Louvre en juillet, qui va s'occuper de moi pour la suite. Ah, tous ces jeunes gens, pas vilains, aimables, et avec de superbes voix graves... Toby le brun, Ben le barbu bien sûr, Brynn le blond, assistant au plateau, et maintenant Matthew... Rrrrah!

Je me pose de graves questions de pourboire : faut-il? Sans doute, puisque la direction a pris soin d'imprimer qu'elle ne facture pas de service, car elle estime "que le service de qualité doit être récompensé personnellement". OK, il faut, mais combien? Qui? Bon, je laisserai un ou deux biftons dans la chambre, et au dîner je glisse en douce une somme arbitraire au jeune serveur en catogan, en le priant de partager avec ses collègues et d'oublier les maîtres d'hôtel dont je n'ai rien à faire. Grande est mon innocence : je n'aurai aucun accusé de

réception de qui que ce soit (et ces gens sont polis), ce qui veut dire qu'il a tout gardé, ou que la somme était trop modeste pour mériter un mot. Julien Sorel aussi est maladroit avec les gens de service.

* * * * *

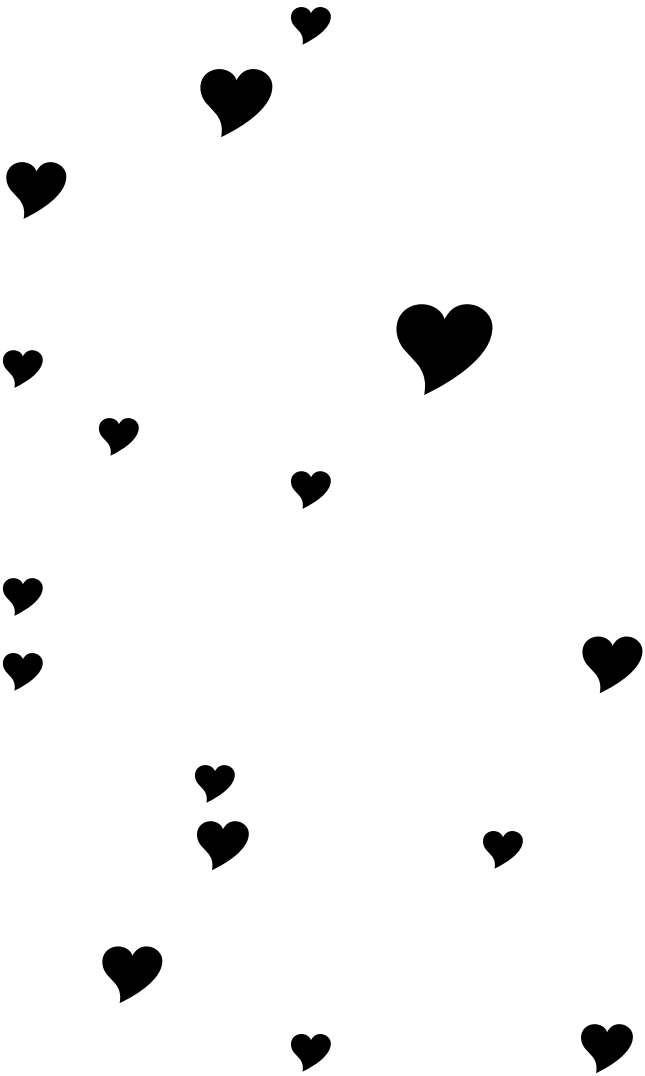
(à suivre)

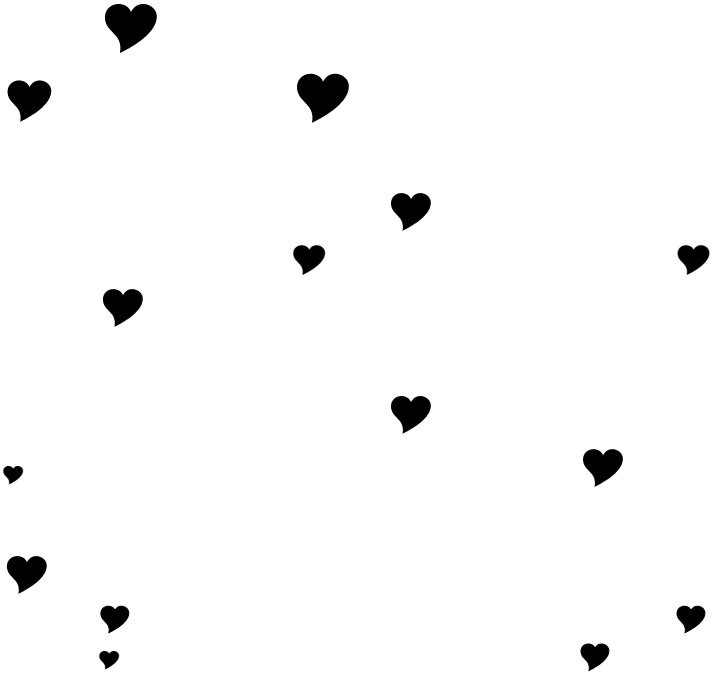
Achevant avec cette livraison la mission qu'elle s'était fixée, la *GAZETTE*, soucieuse de conserver à cette parution son caractère exceptionnel, se saborde, à regret mais stoïquement.

Il n'est pas dit, toutefois, que "l'équipe rédactionnelle" ne reprenne un jour le collier, si des événements comparables lui en fournissaient l'envie et l'occasion. A bon entendeur, salut.

En attendant ce jour souhaitable, nous ne saurions trop recommander à l'élite que constituent nos lectrices (–eurs?) de conserver précieusement ces numéros. Par leur rareté, ils sont appelés à prendre de la valeur sur le marché collectionneur.







A decorative arrangement of seven black hearts scattered around the title. One is at the top center, one at the top right, one at the top left, one in the middle left, one in the middle right, one at the bottom left, and one at the bottom center.

GAZETTE N° 9
SIXIÈME LIVRAISON
28 novembre 2005 ♥

Dare-dare

Mercredi : retour sans histoire. Eurostar a encore du retard, mais qu'importe? Vincennes. Le conte de fées interrompu, je reprends contact avec le réel. Paisible. On m'appellera sans doute dimanche ou lundi. Matthew. Ou un autre.

Jeudi. J'ai repris pied, et j'entreprends un chantier chez une amie absente, pour lui faire la surprise. Je suis perchée sur la voûte qui recouvre sa cave, les mains pleines de peinture pour façade, quand le portable de la prod. entame sa chanson favorite. Le temps de ramper jusqu'à terre, de m'éponger vaguement, le portable s'est tu. Miraculeusement, je parviens à rappeler. C'est Ben : "Marie-Françoise, vous pouvez tourner demain? – Euuuuh oui. Mais vous savez qu'il est 16h30 en France? – On vous rappelle." Je ferme le chantier frénétiquement, je fonce chez moi, et quelques brèves heures et deux coups de fil plus tard, me revoilà au Richmond Gate Hotel, dans la chambre à baldaquin. Pick-up fixé à 8h30. Le luxe.

Vendredi matin : j'ai choisi de rentrer le soir même, malgré l'offre de rester pour la *wrapping party* (fête de fin de tournage) (je sais, ce n'est pas malin, ce n'est pas *RP*, mais je hais les fêtes professionnelles). Aussi, je m'occupe de régler ma note, et v'là-t-y pas qu'on me facture la chambre + petit

déjeuner, £170. Je rappelle que c'est *ROSE LINE PRODUCTIONS* qui paye, comme la dernière fois. Ils ne savent pas trop... Toute empoisonnée, j'appelle Miss *Rose Line* : fantastique, à 8h du matin elle répond. Mais déclare que, puisque j'ai un *per diem*, le petit déj. est à ma charge. "OK, je dis, mais soyez sympa, appelez-les pour la chambre." Et je fonce au petit déj., justement. Quand je reviens à la réception, ouf, une petite note cool, sans chambre ni breakfast. Plus tard, il apparaîtra que j'avais vu juste, la semaine dernière : le petit déj. est compris. Toute une salade pour presque rien. Bof, *Nobody's perfect*.¹³

Près des caravanes, Matthew regrette que je retrouve la première équipe, c'est-à-dire Ben, et pas lui. Gentil, non?

Au maquillage, j'aperçois successivement Sophie enfant, puis Silas adolescent, pseudo-albinos à la ressemblance troublante avec la version adulte. Il est chargé de la scène du meurtre du père. "Grim" (dur, redoutable), commente Paul, le nouveau maquilleur plus jeune, un peu rouquin, un peu chevelu et barbu, plus visiblement *gay* que le numéro 1. Adorable, ce Paul N° 2, ne cesse de me dire des amabilités.

Ici, ils sont maintenant dans les flash-back historiques. La veille, on tournait une attaque des païens contre les chrétiens sous un empereur romain. Costume et maquillage pour 200 païens et 200 chrétiens. Et du sport.

"T'as vu des stars?"

Au plateau, c'est calme. J'identifie enfin le troisième *coureur de plancher*, Andy, une allure de grand collégien, qui parle peu et court moins que les deux filles. Arrive Ron, avec plusieurs personnes :

– You know Jean-Pierre?

¹³ "Personne n'est parfait." Réplique culte, finale de CERTAINS L'AIMENT CHAUD.

- ???... (Je bée.)
- ...Marielle.
- Oh! On screen, of course...¹⁴

Serre-pince. Je ne l'ai pas reconnu, barbu et plus large que dans ma tête.

¹⁴ - Vous connaissez Jean-Pierre?
- ???
- ...Marielle.
- Oh! A l'écran, bien sûr...

Sandrine au balcon

Le décor a été modifié : il y a maintenant un passage ouvert dans la galerie, et un escalier très praticable. Je dois me glisser par le passage, regarder, me planquer vivement, revenir voir en douce, et filer (au téléphone et à la mort). Plans à la grue. Entre les prises, on bavarde avec Helen-des-costumes et Paul N° 2, qui me couvre de compliments. N'y tenant plus, je m'écrie: "Ron! I like this young man! Can I take him home with me?"¹⁵ En bas, ça ne fait pas beaucoup d'effet, mais à la galerie l'ambiance est résolument conviviale.

On retourne dans l'église pour un plan de dos en amorce où je regarde fixement un grand taps vert pomme.

Soudain, c'est fini. Tout le monde s'occupe d'autre chose. Je rends le costume, la doudoune, les bottes, le portable, je m'efforce de saluer un maximum de gens. Ron se dit très content, et il me semble que c'est vrai. Au moment de monter en voiture, un inconnu me remet £150. Et comme il sera tard, cette fois, pas de blague, un chauffeur m'attend Gare du Nord.

Épilogue¹⁶

8 novembre, dix jours ont passé, le tournage est loin, en rentrant des courses je trouve un paquet sur mon paillason, genre 3 *SUISSES* ou *BLANCHE PORTE*. Curieux, je n'attends rien. Dedans, une lettre très aimable de Ron à toute l'équipe, et un sweat-shirt à capuche de bonne qualité avec le sigle **DVC** brodé sur la manche. Des fois, ils sont bien, ces Ricains.

¹⁵ "Ron! J'adore ce jeune homme! Je peux le ramener chez moi?"

¹⁶ Il y aura bien la synchro, mais c'est une autre histoire. Au fait, on m'a dit que le film sortira en V.O., même aux Etats-Unis ; les dialogues en français, espagnol, latin, (et italien?) ne seront pas doublés. C'est ce que veulent le scénariste et le réalisateur. Logique et courageux. Si ça tient, ce sera une première.

FIN

Ricains.

Il n'y a pas que les

Axelle

Merci,



Addendum (GAZETTE N° 9.6)

Samedi 10 décembre

22h30. On sonne à ma porte. Mon voisin de palier, tout sourires, me tend un paquet trouvé sur mon paillason qu'il a mis de côté en attendant que je sois rentrée. Gentil. Je jette un coup d'oeil : "Oh! dis-je, c'est Hollywood..." Nouveaux sourires, bonsoir.

Je déballe :

- une casquette rappeur, devant : *THE DA VINCI CODE* ;
derrière: *FRANCE .UK . MALTA .2005*.

- un tee-shirt : au recto : *SO DARK THE CON OF MAN*¹⁷
au verso : (dans un grand médaillon sur fond de manuscrit-miroir de Vinci)

*l'Homme de Vitruve*¹⁸, et :

* *THE DA VINCI CODE* *

FRANCE.UK . MALTA .2005 *

(ponctué de fleurs de lys)

¹⁷ SO DARK THE CON OF MAN ("Si noire, la fourbe de l'homme") : dans le film, un des messages codés de la chasse au trésor du Saint-Graal, anagramme de MADONNA OF THE ROCKS = LA VIERGE DES ROCHERS (de Léonard, au Louvre) qui fournira l'indice suivant pour le jeu de piste.

¹⁸ L'HOMME DE VITRUVÉ : peut-être le plus célèbre dessin du même Léonard, l'homme à quatre bras et quatre jambes cher à Manpower. Le premier indice de l'histoire est le cadavre de Jean-Pierre Marielle (un moulage) découvert dans la posture ad hoc.

Avec le sweat, la tenue est presque complète, il ne manque plus que le caleçon; je l'attends d'un moment à l'autre.

Grosses bises, chères abonnées

mf

ooo

GAZETTE MFA N° 10
PREMIÈRE ET DERNIÈRE (?) LIVRAISON
17 JANVIER 2006

Chers lecteurs,

(que nos lectrices de fondation et d'élite¹⁹ nous pardonnent ce masculin générique : la *GAZETTE*, d'abord rigoureusement confidentielle, puis diffusée à un petit cercle de privilégié/es, semble désormais promise à une carrière *en réseau*.)

Aux termes d'un Confidentiality Agreement particulièrement redoutable, la rédaction est passible des pires pénalités si elle dévoilait la moindre chose sur le scénario, le tournage, ou quoi que ce soit sur quoi que ce soit en général. Peut-être avous-nous vaguement le droit de susurrer dans un coin reculé (façon "Midas, le Roi Midas...") que nous avons quelque chose à voir avec l'adaptation d'un best-seller récent, mais quelque vingt pages à ce jour de chronique détaillée...

Bref, chers lecteurs, la *GAZETTE* renaît de ses cendres pour une ultime livraison provisoirement définitive, car il est advenu deux choses :

- l'une prévisible, et d'ailleurs prévue dans nos livraisons 9.2 § "Action!" et 9.6 *note 16* :
la synchro (à Londres) s'annonce pour février.
- l'autre, plus surprenante, ci-dessous.

¹⁹ **AGENTS & ARTISTES**, l'agence qui ne vous demande pas de rapporter des contrats, qui ne vous jette pas quand vous n'avez pas de boulot, qui croit en vous et négocie superbement. Merci, Axelle.

* *
*

Ter repetita placent

Samedi 14 janvier. Grasse matinée. La sonnette m'arrache à ma couette. Le temps que je me traîne jusqu'à la porte, hirsute et hagarde, le sonneur a disparu. Je geins "Y a quelqu'un? Un jeune postier inconnu revient sur ses pas et me tend un paquet. "Merci beaucoup – De rien." Pas d'expéditeur, un affranchissement *Royal Mail*. Serait-ce?

C'est une très belle veste imperméable noire, du genre caban, en coton égyptien huilé, selon la notice jointe qui détaille tous les conseils d'entretien. *J.BARBOUR & SONS, Ltd*, fournisseurs officiels de Sa Majesté la Reine, de S.A.R. le Duc d'Edimbourg et de S.A.R. le Prince de Galles, semblent bien être une très grande maison de tradition pour *les vêtements imperméables et de protection*, quelque chose comme ce qu'est Burberry pour l'imperméable de ville.

Apparemment pas d'inscription. Mais en le rangeant, je remarque un joli liseré rouge sur la poche, surmonté d'un très discret DA VINCI CODE surbrodé noir sur noir. Chic, quoi.

(à suivre)

GAZETTE MFA N° 10
DEUXIÈME ET AVANT-DERNIÈRE (??) LIVRAISON
16 FÉVRIER 2006

Avant-propos

Chère lectrice d'origine,
Chers lecteurs rapportés,

Voici donc la suite de notre pseudo-dernière livraison. Vous aurez noté sur l'en-tête de ce jour la prudence du qualificatif et de la ponctuation : c'est que se profile, à l'horizon du mois de mars, le doublage pour la version française. Et donc un nouvel épisode. Et puis...

Acrobatie aérienne?

Axelle, tu avais bien saisi que j'étais requise pour la post-synchro, mais tu étais un peu perplexe de me voir convoquée à Londres pour le *looping*. Je suis fière d'avoir deviné qu'il s'agissait de réenregistrer mes *boucles* de dialogue, comme on ne dit peut-être plus en français depuis un moment (ça m'étonnerait qu'il y ait encore de la bande magnétique dans le paysage..).

Ils appellent aussi ça *ADR*. Bon, *R* c'est sûrement *recording*, mais *AD*...? Les dictionnaires disent ce que je savais : *AD = Anno Domini*, c'est-à-dire *après Jésus-Christ*. Certes, c'est le sujet du film, mais pour la synchro je vois mal ce que ça changerait. Je voulais poser la question et puis j'ai oublié. J'avais bien demandé à un chauffeur, mais lui voulait surtout savoir où acheter à Paris un kilo de tabac qualité

Gauloise. J'en savais foutre rien. Pas rancunier, il a proposé *Advanced Digital*. C'est pas plus con qu'aut' chose, mais ça pourrait aussi bien être *Auditorium Dialogue*, *Asynchronous Digital* comme dans ADSL, à moins que ce ne soit *Alphonse Daudet*, *Acrobatic DaVinci* ou *Arsène Dupin*. Je sens que l'esprit d'énigme me gagne.

Quartier louche

Ça s'appelle Soho Hotel. La légende de Soho, il me semble que c'était les mauvais garçons, les pubs mal famés, les rues borgnes où Sir Godfrey, "*l'intime des gens du monde*", détroussait la gentry venue s'encanailler. C'est d'actualité à peu près comme la Villette des abattoirs ou la rue de Lappe des apaches et de la java. Ici, la chambre coûte £229 et quelques pence, la salle de bain étincelle, la porte est en chêne massif, le lit fait deux mètres dix de large et tout le monde est charmant. La chambre, très chaude, est parsemée de petits billets de divers responsables et de leur *staff* me souhaitant la bienvenue, et m'assurant que je n'ai qu'un mot à dire...

Comme on est dans le vent, il n'y a pas de cendrier, mais un aérosol aux herbes à vaporiser sur mon oreiller pour m'assurer le plus doux des sommeils. Le mini bar est copieux, classieux, coûteux : du champagne, une étonnante variété d'eaux, et de jus de fruits souvent exotiques, des breuvages inconnus qui sont peut-être des alcools et peut-être des cocktails sans alcool, pas de vin, une super-double vodka, pas de whisky les vaches. Bien, je fumerai à la fenêtre, et je me soulerai une autre fois.

A la recherche de sensations fortes, je scrute la carte pour le service dans la chambre. Et pour les sensations je suis en effet servie : la bouteille de Romanée Conti est à £700 (je dis sept cents livres, soit à peu près mille euros) ; quant au

Montrachet blanc – prestigieux, d'accord, mais moins mythique, quand même – il atteint £600. Qui boit ça?

Dormons en paix. Mon séjour à la fenêtre a ramené une température normale et j'ai baissé le thermostat qui était réglé sur 24°. Mais le ronronnement de la soufflerie reste obsédant. C'est ça, le luxe? On n'entend pas un bruit de l'extérieur, mais quand la source est dans la chambre, qu'est-ce qui reste?

Les boules Quies, pardi! Et ça, ça marche.

Les boucles du matin

Le vrai luxe, dans cet hébergement top, c'est que le studio est à deux minutes à pied, et le rendez-vous à une heure compréhensive. Là, on me prie de patienter au bar, on s'indigne de ce que j'essaie de payer mon café, comme une pancarte semblait m'y inviter.

Bientôt, on vient me chercher. Bonne surprise, c'est Peg-le-coach, on se tombe dans les bras, et on papote en gagnant le studio. Le petit trac qui me chiffonnait ces derniers jours se réveille. C'est que ma dernière synchro date de vingt-huit ans. Et je me souviens encore de cette réplique de quatre syllabes pour laquelle j'ai désespérément tenté de retrouver l'émotion du tournage. On a tout fait pour m'aider, repassé toute la séquence pour me mettre dans l'ambiance, et vers la vingt-troisième prise, j'ai entendu Ariane²⁰ dire doucement, sans reproche et d'un ton résigné : "Tant pis, on prendra le direct..."

Cet échec toujours pas digéré, je n'en parlerai pas, mais dès les présentations, je me jette dans l'aveu : "I must confess

²⁰ Mnouchkine, patate(s)! Pour **MOLIÈRE**, mon grand rôle au cinoche (1978...).

my last looping session was twenty-eight years ago..."²¹ Ça rigole aimablement, Peg et aussi Greg et XYZ qui sont aux consoles, et Dorothea qui mène le jeu. Je me sens mieux.

Mais c'est ce que je craignais : il n'y a pas de bande Rythmo (comment ça s'écrit, au fait? ou s'écrivait, plutôt), pas ce texte manuscrit secourable qui défilait avec chaque syllabe en place. On me dit que ça existe encore en France, mais ici c'est fini. Par contre, j'ai une série de bips annonçant le départ, une barre blanche qui traverse l'écran et me dit nettement "C'est à toi", et, si je veux, le son du tournage dans les écouteurs. Et ma foi, ça marche plutôt bien. On me jette gentiment : "Combien d'années, vous disiez?". Le ton est clair : je m'en sors.

La première séquence, je m'y attendais, à cause du bruit parasite au tournage. Mais la scène dans l'église est en partie passée à la moulinette. Je découvre donc ce qu'elle est devenue après montage. Mieux vaut maintenant qu'en projection. Ah! le pincement au cœur en constatant les coupures, la blessure narcissique quand il semble que la caméra soit obsédée par le partenaire, putain quand est-ce que je suis à l'image, ah tout de même, et tiens donc c'est encore sur lui... Il est bon, Paul, et le récit doit être axé sur lui, c'est sûr, mais moi, alors?... moi ?... moi ?...

Pour resserrer la narration, qui en a probablement besoin, ils ont trafiqué mon texte off, et je dois, dans un temps assez court :

1. Faire passer une information capitale
2. Donner le sentiment que c'est un baratin déjà récité cent fois, mille fois...
3. Exprimer de l'inquiétude, de la méfiance

Le tout à toute vitesse, et sans le secours de l'image, qui est sur lui, bien sûr.

²¹ "Je vous dois un aveu : ma dernière synchro, c'était il y a vingt-huit ans..."

Sans compter que je parle nettement trop fort dans l'original (qu'est-ce qui m'a pris? J'ai ce défaut dans la vie, mais pas en jeu, d'habitude...). Il faut trouver le souffle juste.

Après pas mal de tâtonnements, une prise est satisfaisante. Tout au long, Dorothea m'a guidée, à la fois techniquement et sur les intentions. De temps en temps Peg surgit pour ajuster une voyelle, réclamer une consonne plus nette ou replacer l'accent tonique. Ah! ce bon dieu d'accent tonique... J'ai eu le problème en allemand, en grec, et voilà qu'il me revient en anglais, que j'ai enseigné, bon sang de bonsoir! Elle s'en fout, Peg, que j'arrive à une prononciation parfaite, elle s'en fout de mon accent d'Oxford, comme l'appelait en 1958 Mère Saint Thomas d'Aquin au Couvent des Sacrés-Cœurs et de l'Adoration Perpétuelle dans le Dorset – qui d'ailleurs était irlandaise et n'y connaissait peut-être rien – son souci, Peg, et elle a raison, c'est qu'un spectateur lambda au fond du Middle West, qui n'a jamais entendu autre chose que de l'amerloque, comprenne tout de suite ce que je dis. Et un anglophone, si on accentue à côté, il ne reconnaît pas le mot. Nous, on est peut-être les seuls en Europe, on a l'accent flottant. C'est notre charme, et notre handicap quand on cause étranger.

Elle m'avait dit, Peg : "Tu vas voir, le rendu du décor de Saint-Sulpice, ce n'est pas tout à fait fini, mais c'est déjà formidable." Entre les coupes frustrantes, les plans où je ne suis pas, merde, la clarté, le jeu et la vitesse, qu'on me pardonne, j'ai pas fait gaffe. Mais quand j'y repense, c'est enregistré, et c'est vrai, c'est formidable, comme ils essayent de ne plus dire au *Masque et la Plume*.

La troisième séquence, c'est facile. C'est en français, on a remanié du texte off pour plus de clarté. Ça roule. C'est fini, on se dit au revoir. C'est drôle ce métier, on aime les gens à toute vitesse, on les oublie, dix ans après on se retrouve, c'est comme si on ne s'était jamais quittés. Puis on s'oublie, etc.

Flâneries

Dans le hall ou sur le trottoir, je tombe sur Victoria, avec qui j'ai échangé activement téléphones et e-mails ces derniers jours. En juin, à voir son titre (*Production Coordinator*) et son e-mail ouvert en permanence, j'avais imaginé une femme d'état-major impressionnante et diplomate, entre Thatcher et Françoise Giroud, avec un rien de Christine Ockrent. Depuis, j'avais pressenti autre chose. C'est une jeune femme très rapide et attentive, sans rien qui sente le pouvoir. C'est elle qui à ma demande a obtenu de "New York" de décaler cette journée pour me permettre d'être à une répétition à Paris la veille, qui a avancé mon heure de retour en pensant m'être agréable, et qui va aussitôt la retarder, juste parce que je préfère. On s'aperçoit, on se reverra peut-être. C'est idiot, mais je l'aime bien.

J'ai trois heures devant moi. Faut déjeuner. Ensuite ce que je veux, c'est rôder, et puis acheter un bon manteau. J'ai sur moi une gentille somme, reste du défraiement de l'autre fois, et tout à l'heure au studio on m'a encore remis deux jours pour moins de vingt-quatre heures de Paris à Paris, hôtel payé bien sûr, et repas gratuits sur Eurostar. Je sais, c'est pas moral, mais c'est comme ça. Autant s'en servir.

Sauf que dans ce fichu quartier si bien situé, City of Westminster, London W.1., il y a surtout des théâtres, une des plus fortes concentrations au monde, si bien que certaines plaques de rues portent comme nom de district "*Theatreland*". Qu'est-ce que j'en ai à faire du théâtre, Victoria vient de m'appeler, elle m'a mise sur le train de 17h09. Je déjeune en vitesse dans un indonésien, c'est bon, mais peste c'est épice, rien à voir avec mon souvenir ébloui à Amsterdam avec mon parrain à la Pentecôte 70 ou 71.

Et il n'y a vraiment pas de magasins de fringues, sauf un ou deux trucs absolument cheap. Des bars, des pubs, du fast-food, des vidéoclubs, de l'informatique évidemment, quelques sex-shops, et une balade plutôt sympathique. Il fait beau. Au fait ma copine Sarah m'a dit ses envies de jelly. Ça, ça mérite un effort. Les Français, tous, croyais-je, haïssent absolument les jellies. Le qualificatif de rigueur est "*tremblotant*". Et par principe c'est dégueulasse. Moi, à quinze ans, il y en a qui m'ont plu. Je ne l'avoue jamais. Si Sarah veut un jelly, elle l'aura.

Oui mais. Y a pas de fringues, et y a pas d'épiceries. J'arpente et je rôde, pour ça programme accompli. Sandwiches, pizzas, croissanteries même. Dean Street, Old Compton Road, Soho Square, Oxford Street, Regent Street, Cambridge Circus. On ne vend de la bouffe que prête à manger; accommoder, ici ça n'existe pas.

A la dernière seconde, j'entre dans un vend-de-tout oriental. Gingembre, lait de coco, nasi-goreng, litchis, BINGO! JELLY! Orange, framboise. Dieu sait ce que ça vaut, mais c'en est, c'est écrit dessus. Je prends, un de chaque, et cap sur l'hôtel où mon chauffeur viendra me prendre.

Quand la voiture n'est pas là un quart d'heure après le rendez-vous, j'appelle Victoria, qui décolle à la verticale, me rappelle dans les trois minutes, et rapplique en même temps, paie un taxi qu'elle a trouvé dans l'intervalle (quel intervalle?). Le taxi fait merveille, je rate quand même le train à cause du contrôle des bagages. Un jeune homme au comptoir d'information se déchaîne, court en rond d'un ordinateur à l'autre cherchant partout une place qui n'existe pas, et soudain en capture une au vol. Je préviens Victoria, pas de problème, le chauffeur attendra Gare du Nord.

Je rentre chez moi avec un quart d'heure de retard. Comme la vie est simple.

(à suivre)

GAZETTE MFA N° 10
TROISIÈME LIVRAISON
(une suite est assez improbable)
30 AVRIL 2006

Linguistique

Nos lecteurs, nous en sommes persuadés, sont sur des charbons ardents depuis deux mois et demi (parution de notre précédent numéro : #10.2) dans l'incertitude de ce que pouvait bien signifier *ADR*.²² Une enquête attentive nous a permis d'élucider ce mystère²³.

D'abord, *R* ça n'est pas *recording*. *ADR*, soyons bref, ça veut dire *Automated Dialogue Replacement*, autrement dit *Remplacement Automatisé du Dialogue*. C'est curieux, on dirait que cette fois une machine fait tout le boulot. Bien sûr, le matériel est nettement plus conséquent qu'au tournage, mais finalement c'est toujours un acteur qui cause et des techniciens qui l'enregistrent. *Automated* ou pas, on ne peut pas encore se passer de ces gens.

La chèvre ou le chou?

La Columbia (branche française de la production) prend contact en vue du doublage pour la version française, et là, Axelle, tu soulèves un lièvre qui va vite devenir un éléphant,

²² Pour les distraits : un des noms, en anglais, de la post-synchro (réenregistrement du dialogue en studio).

²³ N'importe qui pouvait trouver l'explication sur <http://www.imdb.com>, le site d'information sur le cinéma mondial. Tout sur tous les films et tous les gens, même sur moi.

puis un diplodocus : est-ce que ce travail est inclus dans le cachet initial, ou est-ce qu'il est payé séparément? On décortique le contrat, et toute laborieuse exégèse faite, ça paraît absolument net : je devais une journée de *post-production*, qui a été utilisée pour la post-synchro à Londres (l'ADR, quoi). Au-delà, toute journée supplémentaire est rémunérée, au tarif du tournage.

Chic alors, on n'a jamais vu ça! Le doublage, chez nous, ça se paie à la ligne, honnêtement certes, mais rien à voir avec un cachet de tournage, sans parler d'un cachet américain. Les comédiens qui vivent du doublage, c'est qu'ils en font beaucoup. Et de toute façon si on se double soi-même, c'est normalement un service qu'on doit, sans un kopek de mieux. Apparemment, avec l'Oncle Sam, c'est carrément royal, comme le reste. Je vais pouvoir faire repeindre mon appartement, dis donc!

Ouais.

Sauf que justement on n'a jamais vu ça. La Columbia, sans même qu'on parle chiffres, s'étrangle à l'idée d'un kopek de mieux, et brame que je suis la seule qui pose ce problème. Axelle, tu as certainement vu juste en pensant qu'il y a eu une petite erreur d'appréciation dans la rédaction du contrat, et que les autres acteurs français – peu nombreux, et qui ont tous des rôles plus importants, voire vedettes – ont sans doute des contrats couvrant forfaitairement toutes les prestations. Et que l'Oncle Sam n'a pas trop l'habitude d'employer des acteurs européens.

Qu'est-ce qu'on fait? On exige à la lettre? Et on se brûle? On décide que la Columbia et toutes les prod. à qui elle en causera ne travailleront plus jamais avec *Agents et Artistes* et encore moins avec Marie-Françoise Audollent, gens de mauvaise foi? C'est dommage de renoncer, mais c'est cher d'insister.

C'est trop cher. La peinture attendra.

V.F.

C'est aux studios SFP de Bry-sur-Marne, lieu presque aussi classique que le Quai du Point du Jour à Boulogne, et jadis Pathé, rue Francœur à Montmartre (j'y vais des fois pour les courts métrages des étudiants de la FEMIS), et c'est pas trop loin de chez moi, pour changer. J'y vais de mon inexpérience (28 ans, tout ça...). Et je crains vaguement que ça se passe moins gentiment qu'à Londres. L'équipe semble un peu ennuyée des changements de dialogue qui arrivent à tout moment : quelque part dans la chaîne de fabrication, on profite de tous les passages *off* pour rajouter du texte informatif. "Si ça continue, il n'y aura plus un silence", murmure quelqu'un.

A part ça, ça se passe plutôt bien, puis vient un moment où ça coince : quoi qu'il arrive, je parle trop fort. Et tout d'un coup, je comprends ce qui bloque : je suis devant le micro à 4-5 mètres de l'écran, et instinctivement, irrésistiblement, je m'adresse à l'image, alors que la Sœur Sandrine est peut-être à 50 cm de Silas. J'ai la naïveté de le dire. Aussitôt Michel X (je n'ai pas saisi son nom de famille, c'est dommage), qui doit être quelque chose comme chef de plateau, et qui m'a guidée de façon classique jusque-là, imagine le remède : il vient à côté de moi. C'est pour lui que je vais dire mon dialogue, et ça marche immédiatement.

Je tâtonne encore pas mal sur une brève réplique (quatre syllabes encore, aïe!). Je ne retrouverai pas la même émotion qu'en anglais, mais en fin de compte une couleur tout aussi acceptable.

En prenant congé, je dis à Michel : "Vous savez travailler avec les acteurs. – Je suis aussi acteur..." Comme quoi...

Sortira, sortira pas?

Deux universitaires (?) anglais se sont avisés il y a quelques mois que Dan Brown (l'auteur du *Da Vinci Code*) aurait plagié "la structure" de leur ouvrage sur le Saint Graal et le Sang du Christ. Le troisième co-auteur s'est abstenu dans l'action en justice. Si le plagiat était confirmé, le jugement pourrait peut-être bloquer la sortie du film. D'où suspense.

Le juge anglais a statué qu'il n'y avait pas plagiat, et le film sortira comme prévu le 17 mai.

Service après vente

C'était l'expression de Simone Signoret pour la promotion, les interviews, tout ça. Elle connaissait. Pour moi c'est nouveau. J'ai bien deux ou trois fois causé dans le poste (de radio) ou pour des journaux (à très petit tirage), et j'en suis pas plus fière que ça : tu hésites, tu fais des phrases qui tournent en queue de poisson, tu causes même pas français, et tu dis un truc qui hors contexte change complètement de sens... Même une fois, au cours d'une tournée théâtrale, je me suis fait piéger dans une émission de radio en direct, piéger jusqu'au silence. Heureusement qu'on était venus à deux et que mon camarade a su prendre le relais...

En plus le sujet c'est "le *DA VINCI CODE* à Paris". Et moi qui n'ai tourné qu'en Angleterre...Je suis seule, c'est la télé, c'est Canal Plus. J'ai le trac. Un peu, mais le trac.

Au taxi qui vient me prendre je répète ce qu'on vient de me dire au téléphone : au Louvre, devant la pyramide (et là je dois appeler quelqu'un d'autre pour qu'il paie la course). C'est drôle, je croyais que le rendez-vous était dans un café...

Arrivés aux guichets, j'appelle, et sur le terre-plein un complet-veston me fait du sémaphore.

C'est le Café Marly, que je découvre : haut de gamme, dans une aile du Louvre, avec des baies vitrées surplombant une salle du musée où quelques marches majestueuses conduisent les visiteurs parmi des statues antiques. Ça fera un arrière-plan de prestige. Et soulagement : je crois comprendre que j'ai affaire à l'équipe de la promo du film, qui construit l'émission pour Canal Plus. Des jeunes gens fort *pointus* qui ne me veulent que du bien.²⁴

A moi le tour. Ce jeune homme est agréable. Il semble s'intéresser à ce que je raconte sur le faux Saint-Sulpice de Shepperton, sur la chambrette de Sandrine... Même le cadreur sympathise. En fin de course, mise en confiance, je sors ma petite photo d'amateur du décor. Ils sont ravis. Apparemment le plan qu'ils font dessus est un scoop.

Finalement, j'ai passé un bon moment. Ça fera peut-être trente secondes dans l'émission.

Les marches ?

Nous avons rêvé, Axelle. Le film fait l'ouverture du Festival de Cannes, le 17 mai, en même temps que la sortie en salle. Toi et moi, on me voyait déjà aux Marches du Palais dans une robe splendide qu'un grand couturier aurait été trop heureux de me prêter. Las, je ne suis pas du voyage. Les média répètent : "Toute l'équipe sera là." Faut croire que je ne fais pas partie de l'équipe.

²⁴ Ça me rappelle un débat sur MOLIERE (seule, là aussi), où une dame m'a interpellée avec une véhémence extrême: "Mais enfin, Ariane Mnouchkine n'avait aucune expérience du cinéma!..." (Et dans ma tête : "Au secours! elle va me demander par quel infernal culot ou quelle inavouable magouille elle a pu entreprendre une production de cette ambition...") ...et la dame continue, quasiment violente : "...Alors, comment a-t-elle pu réaliser un pareil chef d'œuvre? " Ouf! C'est quoi, cette parano?

Je n'entends pas non plus parler de projection privée. Confidentialité oblige? Le 17 mai, je tâcherai de voir Canal Plus, et je découvrirai le film en salle...

* * * * *

Que le lecteur ne reste pas sur cette note douce-amère. Le coup de Cannes, bien sûr que ça me déçoit, mais cette histoire n'est ni un conte, ni une dissertation : ce n'est pas forcément la fin qui donne le sens. Imaginons *CENDRILLON* finissant à minuit : le carrosse peut bien redevenir citrouille, on n'en a pas moins vécu le bal.

* * * * *

P.S. Il y a quand même une sorte de suite : voir le supplément au Bonus. C'est le destin...

ooo

BONUS

TOUTES MES NONNES

1986? 87?

Court-métrage pour une étudiante de la FEMIS.
Vague souvenir : religieuse dans une école ou un orphelinat.
Mon premier casting. J'étais assez mal à l'aise. Elle m'a fait le coup de l'interview vidéo. Je n'ai pas eu le rôle.

Début 1988 : *PRISONNIÈRES* de Charlotte Silvera.

Je suis, paraît-il, la seule personne sur le film dont l'agent ait obtenu mieux que le tarif proposé-imposé. Déjà. Casting pas bête. Maquillage interdit. On nous fait lire à plusieurs des scènes où nous ne figurerons pas.

Ça se passe en prison, je suis donc gardienne, un peu infirmière, un peu administrative. Grand costume à l'ancienne, voile et tout. Mes deux petits passages sont avec Bernadette Lafont, que je trouve très sympathique à la cantine, et qui m'impressionne par la façon dont elle s'engage dès la répétition. Moi, j'y vais à petits pas, un peu abruti par le remue-ménage de la technique. Soudain on me dit : "Mais voyons, elles se connaissent!". Ah bon. Ça ne se voit pas dans le scénario...Je sens que la réalisatrice commence à s'inquiéter ("Est-ce que j'ai

engagé une comédienne qui ne joue pas?"). Je mets le turbo, détente.

On tourne dans une cellule. Quand on y a mis un lit, la caméra, deux-trois personnes derrière, la lumière et le perchman, j'ai du mal à me faufiler. Pour sortir, il faut enjamber tout un bazar de branchements, sans que ça se voie dans le mouvement. Je pense à ce plan de *La Nuit Américaine* où Jean-Pierre Léaud fait ça sur un long travelling.

1989 : *CYRANO DE BERGERAC* de Jean-Paul Rappeneau

Je suis mise sur le coup par ma camarade Clémence Massart, qui vient de jouer (magnifiquement) la Supérieure de *THERESE*, et qui n'est pas libre.

A l'acte V, la "sœur revêche" exécute Cyrano d'un alexandrin :

"Vous savez qu'il n'est pas un très bon catholique..."

Une lecture (dans un lieu de culture : l'Odéon? le Français? littérature oblige.) Tout va bien. Tout, sauf le calendrier : le tournage, en Bourgogne, tombe le premier jour de répétitions de mon prochain spectacle. A Bayonne. Le metteur en scène était d'accord en principe pour me libérer, mais comme le travail commence par une lecture de toute la pièce, il ne faut plus y songer

Dommage. Entre treize et seize ans, Cyrano a été mon livre de chevet.

1989 : *LA FLORENTINE* de Marion Sarraut

Renaissance italienne. La jeune héroïne est prisonnière (prison d'Eglise, peut-être). Une sœur obtuse vient dans son cachot. Ça tourne à la bagarre, je ne sais plus pourquoi.

La production est plutôt sympa, on a accepté de prendre un risque sur ma présence en répétition (je rentre en avion d'un tournage à Prague).

1996 : *LE CRI DE LA SOIE* d'Yvon Marciano

Début du siècle (20^e). Marie Trintignant est en taule avec une co-détenue. Une sœur gardienne (devine-t-on qui?) arrive et braille : "347, votre cellule est prête". J'ai un herpès en train de guérir au coin de la lèvre, la maquilleuse le rouvre d'un geste désinvolte. Grand costume (voir plus haut) comme d'hab, mais cette fois c'est justifié, vu l'époque. Le réalisateur passe en coup de vent : "Non, pas en religieuse". On me fabrique une tenue laïque, coiffure à frisettes. Au tournage on ne voit que les yeux, le nez et la bouche derrière le judas, chopés au passage par un pano très rapide. J'ai vu une projection, ça marchait.

J'ai été prévenue par un mot très gentil que la scène était coupée pour l'exploitation.

1995? 96? : *MONTE CRISTO* de Josée Dayan

Je suis la supérieure du couvent où se réfugie Mercédès (Ornella Mutti) après le suicide de son mari. J'ai en gros à lui dire que le suicide est un vilain péché de désespoir. Les dates flottent. Finalement, je rejoins le tournage à Naples, où les couvents ne manquent pas. A ma surprise, je me retrouve en sœur de Saint-Vincent de Paul, vaste robe et grande cornette. Il

me semble pourtant que les Filles de la Charité vivent plus ou moins "dans le siècle", assez pauvrement, et n'ont pas de couvent, en tout cas pas ce couvent avec portail sculpté et le grand cloître où nous tournons.

Josée Dayan a réglé les places et s'est isolée dans un autre coin du cloître avec son moniteur. Ornella Mutti et moi-même marchons vers la caméra, j'ai grand souci à lui parler sans que la cornette me cache entièrement le visage. Quelques dames napolitaines figurent les autres religieuses. L'une d'elles est dans un état second depuis l'arrivée de la vedette. Dans le plan, elle vient à notre rencontre, dos à la caméra. A chaque répétition, lorsqu'elle arrive à notre hauteur, elle regarde Ornella Mutti, les yeux hors de la tête, façon Obélix lors de ses débuts au théâtre, et lui murmure amoureusement "Ciao!", pendant que je cause de la vie éternelle. A mon horreur, elle remet ça aux deux premières prises. Je chope en hâte quelqu'un de l'équipe française, et la prie d'agir discrètement, aimablement et surtout vite. A la prise suivante, on a encore eu l'image, mais au moins plus le son.

A la cantine, y avait Depardieu.

2005 : *DA VINCI CODE* de Ron Howard

Ma carrière monastique explose. Pour les détails, voir la presse.

2005 : *THE PAINTED VEIL* de John Curran²⁵

²⁵ d'après un roman de Somerset Maugham.

Un très beau second rôle, et un tournage **en Chine!**

Le casting s'est extrêmement bien passé. Mais je n'ai pas eu le rôle... (décembre 2005)

A l'heure qu'il est, j'espère et je tremble.

M-F

Audollent (26 juillet 2005)

ooo

SUPPLÉMENT AU BONUS

printemps 2006 : CHAT BLEU, CHAT NOIR de Jean-Louis Lorenzi

Recommandée par des amis bien placés, je suis convoquée illico au casting pour le rôle d'une patronne de petit hôtel de l'entre-deux guerres. Je frappe à la porte. "Entrez!" qu'on me dit. J'ouvre, et la première personne que je vois c'est ma vieille copine Nani, qui éclate de rire avec moi. Elle est là pour le même rôle, bien sûr, mais il en faut plus pour nous chagriner. Tout à l'heure, au café voisin, on taillera une énorme bavette.

Le casting se passe plutôt bien : contact sympathique avec le réalisateur, la scène est marrante. Je m'amuse assez.

Puis silence radio. Puis tu m'apprends, Axelle, que je serais prise pour jouer... ..une bonne sœur. "Tu rigoles? – Du tout." Et ça se confirme, la productrice m'appelle (très sympathique, ça vaut la peine d'être mentionné) : Saint-Vincent de Paul, cornette et tout, hôpital de guerre, avec un blessé allemand. Petit rôle, mais quelque chose à jouer. Apparemment, ce sera payé des clopes, je l'arrête juste avant qu'elle ne prononce un chiffre, et je botte en touche, genre star : "J'aimerais mieux que vous voyiez ça avec mon agent...". Y a aussi un petit problème de date, rapport que les deux jours qu'elle m'annonce, je suis de répét indispensable, et de voyage Paris → Avignon. Elle s'efforcera d'arranger ça, et moi aussi de mon côté (*in petto*).

18 mai 2006 : ça ne s'est pas arrangé. Zut, une de moins.²⁶

²⁶ Score à ce jour :	2 manquées
(18.05.06)	2 annulées
	1 défroquée
	4 en costume
Total :	----- 9

GAZETTE, le retour
MAIL EXCEPTIONNEL
14 MAI 2006

Spécial Fan Club : Sortie le 17 mai. Les mordus qui projettent d'aller voir le film uniquement pour voir évoluer la soeur Sandrine doivent savoir que ses aventures, savamment détaillées en tranches fines, occupent un maximum de trois minutes, et qu'on l'entend plus qu'on ne la voit.

In cauda venenum : tout ça pour ça ? Eh, c'est du cinoche...